Chapitre 1

Notre-Dame, juillet 1913

« Que j'aime être tranquille! Ici, je n'ai pas ma mère sur le dos. »

Graziella ne perdit pas de temps à regretter cette pensée irrespectueuse; certes, elle en avait gros sur le cœur, mais son penchant inné pour le bonheur s'accommodait mal des jérémiades.

Tout juste sortie de la rivière, elle marchait lentement pieds nus dans le sable en se souciant peu de sa robe de fin coton détrempé qui moulait ses formes. L'adolescente de quinze ans, bientôt seize, s'arrêta pour admirer les couleurs de la nature qui explosaient dans la lumière. Le vert tendre des jeunes feuilles se faisait plus foncé dans les points d'ombre et une marée d'étoiles scintillantes s'étendait sur la surface de l'eau. D'une branche à l'autre, les oiseaux, mâles et femelles, s'excitaient, s'envolaient en piaillant, revenaient avec un brin de foin dans le bec, se faisaient du charme et reprenaient le travail.

Au sein de ce décor sauvage, Graziella s'étendit langoureusement à plat ventre, les bras repliés sous sa tête, sur l'immense rocher qu'elle affectionnait, chauffé depuis des jours par la canicule. Immédiatement, elle sentit la chaleur du roc monter de ses cuisses à ses seins.

En attendant que son vêtement sèche, loin des humeurs maussades de sa mère, des petites jalousies de sa sœur Armandine et des regards sournois de l'oncle Gérard, elle se mit à ressasser ses espoirs secrets et à se bercer des rêveries auxquelles elle se livrait le soir avant de s'endormir. Un jour, un beau prince viendrait et la

prendrait dans ses longs bras musclés pour l'emmener dans son château, comme dans les contes que lui narrait son père.

— Louis Paquenaude, je sais que tu es là! dit-elle soudain.

— Comment le sais-tu? Je n'ai pas fait de bruit!

— Ton odeur! fit-elle en remuant comiquement son nez en trompette.

— Je travaille, moi! Si tu étais occupée comme moi, tu ne passerais pas les chaleurs étendue au soleil, à provoquer les misérables fermiers en sueur.

— Pauvre martyr! se moqua-t-elle en se tournant sur le dos.

Ses charmes d'adolescente se dévoilaient à présent dans toute leur splendeur. En s'essuyant le front, Louis s'accroupit, les talons décollés du sol. Il avait peine à contenir le désir qui l'assaillait lorsqu'il voyait Graziella ainsi étendue sur cette roche parsemée de mousse, avec sa robe humide collée à son corps si tentant. L'audace de l'adolescente le faisait chavirer une fois de plus.

— Tu peux t'étendre à côté de moi si tu veux, roucoula-t-elle en étirant paresseusement ses deux bras au-dessus de sa tête. Ça te reposerait… As-tu vu Enfer? Je ne l'entends plus.

— Il broute un peu plus loin dans l'champ. Pourquoi as-tu appelé ton cheval Enfer? On ne donne pas un nom pareil à un cheval blanc.

— Pourquoi demandes-tu ça encore une fois? dit-elle d'une voix amusée en se levant vivement. Tu sais que c'est pour faire parler les gens qui passent leur temps à m'accuser de tous les péchés!

Sans hésitation, elle sauta dans la rivière, la jupe relevée jusqu'à mi-cuisse, en l'exhortant.

— Rattrape-moi!

— Mon père va m'en vouloir! cria-t-il de sa voix que la mue rendait imprévisible. Il m'attend pour nettoyer la grange.

— Peureux! Peureux! le défia-t-elle en virevoltant dans l'eau, les bras en l'air.

Sans réfléchir, les bottes aux pieds, il s'élança à sa poursuite; elle sautillait maintenant en l'éclaboussant de toutes ses forces. Pour éviter les gouttelettes qui lui piquaient les yeux, il s'arrêta et porta les mains à son visage.

— Poule mouillée! Poule mouillée! continua-t-elle, cette fois en riant de son hésitation.

L'orgueil à vif, Louis la poursuivit laborieusement en remontant le courant, jusqu'à ce qu'elle tombe devant lui en dévoilant, dans un rire irrésistible, la ligne égale de ses dents. Elle le fixait d'un regard impudent. Sa robe détrempée et pesante découpait la courbe de ses seins. Troublé autant qu'un adolescent peut l'être, il la saisit à la taille et la garda prisonnière; avide de goûter plus complètement au corps qu'il sentait réagir sous ses mains calleuses, il se mit à promener ses lèvres gourmandes sur ce visage gracieux. Ses rudes caresses faisaient monter davantage son excitation. C'était maintenant une bête déchaînée que l'adolescente avait devant elle. Sa crinière détrempée était collée à sa tête. Devant ses yeux rougis qui semblaient lancer des flèches, l'inquiétude commençait à la gagner.

— Lâche-moi, espèce de fou! Tu me fais mal! Au secours!

Affolé, le garçon appliqua une main vigoureuse sur sa bouche en suppliant :

— Tais-toi! Arrête de crier! Arrête!

À bout de forces et la respiration à moitié coupée, Graziella abandonna la lutte. La terreur la figeait et lui enlevait sa combativité.

Mais le père Paquenaude avait constaté la disparition de son fils et il s'était mis à sa recherche. En passant près d'une talle de coudriers qui exhibait fièrement ses noisettes naissantes, il entendit le bruissement de l'eau agitée. Il sauta à son tour dans la rivière, empoigna son fils par-derrière et le secoua pour le maîtriser. Sa voix de ténor se fit ferme et vindicative. Mais ce fut Graziella qui, en reprenant son souffle, reçut ses reproches.

— P'tite maudite agace! Tu passes ton temps à manigancer comme ta mère!

L'adolescente gagna la berge à la course et franchit l'espace d'herbe rase qui la séparait de son cheval. Dans un mouvement souple, elle l'enfourcha à cru et s'agrippa à sa crinière.

— Va, Enfer! Va!

Sous le commandement, la bête se lança au galop. Le vent chaud sécha vite la chevelure aux reflets roux qui se mit à flotter en désordre sur les épaules de Graziella. Elle fit bifurquer son cheval vers le boisé et lui ordonna de s'arrêter dès qu'elle se retrouva sous les arbres. Elle glissa au sol et, en tentant d'oublier ce qui venait de se passer, se mit à manger les petites fraises mûries à l'ombre, les plus sucrées. Cependant, ce n'était pas facile de rester indifférente. Ce qui la préoccupait, ce n'était ni les insultes du père Paquenaude ni ses allusions aux mœurs de sa mère, même si elle savait que le fermier allait vite rapporter les événements de l'après-midi.

C'était autre chose. Elle savait très bien que, sa robe une fois séchée, il lui faudrait revenir à la maison où l'oncle Gérard la zieuterait sans pudeur, ce qui ferait encore enrager sa mère. Cet excès d'intérêt lui vaudrait d'être confinée dans la chambre qu'elle partageait avec sa sœur cadette, Armandine. Son père, le fort et romantique Maurice, ne viendrait pas à sa défense; c'était connu, jamais il ne s'opposait aux ordres de sa femme, la belle Maria, qu'il chérissait comme la prunelle de ses yeux. Même l'affection qu'il vouait à ses deux filles ne pouvait entamer la dévotion qu'il démontrait à leur mère.

Graziella se déplaça dans le cercle de lumière chaude de la clairière et, en savourant les fruits bien rouges, exposa sa figure au soleil. Son hâle lui donnait un air de santé auquel elle tenait. Elle ne voulait pas imiter les autres filles qui attendaient le mariage en se cachant sous des parasols, la taille étouffée dans leur corset à baleines et leurs seins emmaillotés serré dans des bandes de tissu qui enlevaient au corps sa liberté de mouvement.

Rassasiée et asséchée, elle remonta sur le dos d'Enfer et le conduisit machinalement vers la cabane de chasse de son oncle Gérard, afin de retarder son retour à la maison.

« Vieux maquereau! pensa-t-elle. Il peut bien me loger un soir; il profite assez de la place dans le lit de maman pendant que papa court les chantiers en hiver! »

Elle ne put s'empêcher de penser à la scène corsée survenue après le déjeuner, le matin même. Entre elle et sa mère, c'était le conflit ouvert, maintenant. Avant, les reproches se faisaient de plus en plus fréquents et cinglants. Mais, là, Graziella y était allée fort. Ça n'arrangerait pas les choses.

— Ma fille, avait dit Maria, à quinze ans, t'es assez grande pour savoir qu'on perce pas un trou dans un mur avec un canif pour espionner c'qui se passe dans la pièce voisine…

— J'ai mes raisons, avait répondu la jeune fille d'un air frondeur.

— Y a pas de raison d'épier sa mère qui fait sa toilette. Tu t'en accuseras à confesse. *Père et mère tu honoreras afin de vivre longuement.*

Frondeuse, elle avait riposté, l'index pointé vers sa mère.

— Et vous, vous vous accuserez de ce que je vous ai vue faire pas seulement une fois. *Tu ne commettras pas l'adultère.*

— Polissonne! s'était récriée sa mère. Qu'est-ce que tu m'as vue faire pas rien qu'une fois?

Elle s'était radoucie, cependant, affichant plutôt un air soucieux.

— Vous le savez…

— Que ton oncle me frotte quand j'ai trop mal au dos après ma journée d'ouvrage, c'est rien à raconter au curé!

— Tout un frottage! Je vais le dire à papa! l'avait menacée son aînée d'une voix décidée.

— Ton père le sait, que j'ai mal au dos. Quand il est

à la maison, c'est lui qui me frictionne. Ma fille, si tu continues à raconter des menteries, je vais t'envoyer ailleurs… T'es pas respectueuse envers celle qui a souffert en te mettant au monde, pis qui t'a nourrie, habillée et éduquée.

Les yeux de Maria jetaient des flammèches. En la voyant à ce point hors d'elle, l'adolescente se demandait si elle éprouvait quelque affection pour sa progéniture. Elle avait défié sa mère d'un regard aussi sombre que l'orage qui s'élevait en elle.

— C'est bien, je vais m'en aller ailleurs tout de suite! Vous allez être bien débarrassée.

Elle avait jeté la serviette à vaisselle par terre et avait couru vers la porte, Maria sur ses talons, la lavette en l'air. Aussitôt parvenue en bas de la galerie, Graziella était montée sur le dos d'Enfer et, sous son commandement, elle avait traversé le champ au grand galop pour s'arrêter au rocher près de la rivière.

La jeune fille revint à une réalité qui n'était pas rose. Dans la même journée, en plus de cette prise de bec avec sa mère, elle avait subi l'agression de Louis Paquenaude dans la rivière et essuyé les insultes de son père, un vieux grincheux qui s'attaquait aussi souvent que l'occasion se présentait à la réputation de sa famille.

Sachant que la porte de la cabane de bois rond de l'oncle Gérard était barrée, Graziella se glissa à l'intérieur par la fenêtre arrière et atterrit sur les planches brutes de la chambrette. Se sentant fatiguée, elle s'étendit sur la couverture grise du grabat.

L'exemple d'une sexualité condamnable troublait l'adolescente dont les sens étaient continuellement en alerte. En attendant le jugement qui la condamnerait d'une façon ou d'une autre, elle décida de se gaver de visions qui rendaient son corps brûlant comme un poêle attisé d'une bûche de merisier. Le souvenir des rires de Maria et de Gérard, de leurs baisers enflammés, remplit ce moment de solitude. Après un temps, elle se dit qu'on la cherchait sûrement. Le père de Louis, Honoré Paquenaude, avait très certainement déjà averti

ses parents de ce qui s'était passé en fin d'après-midi dans la rivière. « Advienne que pourra! Je ferai face à la musique! » décida-t-elle.

⁂

Le voisin avait en effet vertement sermonné son fils Louis en le mettant en garde contre cette coquette trop délurée pour son âge qui troublait sa pudeur de garçon de seize ans; il devait garder son énergie reproductrice jusqu'à ce qu'il trouve épouse. Et, chose certaine, ce ne serait pas cette écervelée de Graziella Cormier qui allait devenir sa femme.

À grands pas accordés à sa stature, Paquenaude se rendit chez les Cormier. Sa tête aux cheveux gras surplombait une silhouette un peu lourde, due à son goût exagéré pour le lard salé dont il bardait ses rôties du matin. Il se donnait comme excuse qu'il avait besoin d'énergie pour vaquer aux gros travaux; et puis, il lui fallait du coffre pour chanter le *Minuit, chrétiens*, une prérogative qui le rendait bien fier et dont il se vantait volontiers, lui, l'homme de foi qui communiait sans faute tous les dimanches et faisait même ses dévotions la semaine quand il en avait la possibilité. N'empêche, la bonne chère lui avait fait des joues rebondies et rougeaudes, gercées par le grand air. Pour badiner, sa Berthe les comparait aux pommes mûres de l'automne.

Maria étendait le linge sur un simple toron de corde à moissonneuse, dont un bout était cloué sur le coin de la grange, alors que l'autre était attaché au premier arbre du petit boisé proche. Elle se demandait encore pourquoi son mari avait négligé de la déplacer sur le dernier poteau de la véranda, pour qu'elle n'eût pas à marcher jusque-là.

« Mais non, rouspétait-elle intérieurement, Maurice n'a jamais de temps pour moi! »

Elle savait bien qu'elle était injuste. Elle ne lui avait jamais rien demandé de tel. Mais toutes les raisons étaient

bonnes pour mettre les torts sur le dos du père de ses deux filles. Elle se déculpabilisait ainsi de coucher avec son frère, le beau Gérard.

Son amant, c'était un homme, un vrai, pas une guenille comme son mari. Il était vigoureux, libre, aventureux, toujours prêt à bondir comme un loup, impossible à mettre en cage. Il remplissait sa vie. Sa personnalité animale l'excitait par-dessus tout. En éternelle compétition avec toutes celles qui lui faisaient les yeux doux, il lui fallait manigancer pour le séduire et le garder. Lorsqu'il s'absentait, elle vivait le pire des cauchemars. Depuis qu'elle s'était rendu compte qu'il s'intéressait tout particulièrement à sa plus vieille, elle veillait au grain, prête à tout pour le garder. Oui, à tout!

Soudain remplie de désir pour cet homme qui savait la rendre pleinement heureuse, elle laissa tomber dans l'herbe le drap qu'elle tentait de suspendre. Comme elle se pliait pour le ramasser, le chien jappa. Elle tourna la tête et se retrouva face à face avec son voisin, qui l'accosta sans préambule en regardant à gauche et à droite; il semblait vérifier si une pieuse oreille pouvait l'entendre. Confiant, il utilisa le langage qui, croyait-il, convenait à cette femme qui s'ingéniait à le troubler.

— Ta fille est comme toi : une aguicheuse qui montre son derrière à tous les passants!

Maria l'affronta en dardant sur lui un regard noir. L'homme ne lui était pas sympathique et, pour toutes sortes de raison et principalement pour des gestes inconvenants qu'il avait commis sur elle sans son consentement, elle avait eu plus d'une pique avec lui dans le passé. Elle aimait le narguer en lui montrant qu'elle n'avait pas peur du diable.

— Tiens, Honoré Paquenaude, astheure! T'as pas d'affaire icitte, vieux vicieux! Si tu restais chez toi, je n'aurais pas à m'excuser de me plier pour ramasser mon drap tombé par terre.

— Si j'suis ici, c'est encore à cause de ta fille qui s'en vient comme toi! accusa-t-il en repoussant du talon le chien qui mordait le bas de sa salopette.

Aussitôt sur la défensive, Maria se campa bien droite, les deux mains sur les hanches, défiant du menton son voisin essoufflé.

— Comme moi? Tu veux dire quoi?

— Tu sais c'que je veux dire! Le beau Gérard…

— Tu sauras que Gérard est notre homme de ferme, pis qu'il fait la coupe du bois quand Maurice est dans les chantiers. Il nous donne un coup de main, aux filles et à moi. As-tu déjà vu quelque chose de pas normal se passer icitte?

— Pas besoin de voir. Les oreilles, c'est là pour entendre! Mais ramasse donc ton chien!

— Pour entendre tes calomnies, licheux de curé? Ti-Boule, mange-le!

— Si je disais à ton Maurice les bruits qui courent…, menaça-t-il en fixant le chien.

L'animal tout noir avait les dents sorties et les oreilles au garde-à-vous.

— Il penserait que t'es jaloux, pis que tu veux me faire perdre ma réputation. Va te coucher, Ti-Boule! Maria est capable de se défendre toute seule.

La bête s'affala dans l'herbe, le nez entre ses deux pattes avant, sans lâcher le voisin de ses yeux bruns humides.

— Ta réputation, parlons-en! fit Honoré sur un ton méprisant.

— Qu'est-ce qu'elle a, ma réputation? Si on parlait d'la tienne? Tu te rappelles la fois…

— La fois? Quelle fois?

— Dans la grange, quand je t'ai menacé avec la fourche…

— J'm'en rappelle pas!

— Fais pas l'hypocrite, Paquenaude! Tu pourrais même perdre le privilège de chanter le *Minuit, chrétiens* a capella, comme tu dis, si j'ouvrais ma trappe. Continue à faire semblant avec tes airs de monseigneur. Moi, je le sais, que t'es pas fait avec du bois d'église. Si tu parles mal de moi, j'en aurai, des choses à dire à ton sujet.

— T'as rien à dire sur mon compte à moins d'inventer des menteries. Je suis un bon chrétien, pis je fais ben vivre ma famille.

— Y a pas que ça, faire semblant qu'on est bon chrétien. Les mauvaises pensées, c'est aussi pire que les actes et, en plus, ça conduit aux actes. Pis toi, Honoré, t'en as, des mauvaises pensées. Plus que de raison. Assez pour me surveiller dans la grange. C'est sûr que, ta Berthe qui couve trop ses gars, pis qui te donne ce qu'il faut juste quand c'est le temps de partir en famille pour plaire au curé, c'est pas l'affaire du siècle. Bon, accouche! Ma fille Graziella, qu'est-ce que t'as encore à dire sur son dos?

— Je l'ai surprise dans la rivière en train de déniaiser mon Louis, qui a juste seize ans.

Maria lui adressa un regard perçant comme elle seule savait le faire.

— Ton gars est comme toi : un menteur, un hypocrite!

— Tu peux dire c'que tu voudras, moi, j'exige que ta fille débarrasse le rang six. Envoie-la au village ou ailleurs, mais qu'elle s'en aille.

— Eh! t'en as, du front, Paquenaude! Je ferai ce que je voudrai avec ma fille, tu sauras. C'est pas toi qui vas me donner des ordres.

Sa voix forte avait porté jusqu'à la lisière de sapins et d'épinettes qui bordait le bosquet à proximité. L'écho avait même répété les mots les plus vibrants.

— Si je te dicte pas ta conduite, tu me dicteras pas la mienne non plus. J'ai pas peur de toi. Dis ce que tu voudras sur la grange ou ma Berthe, j'vas assumer. Mais, toi puis ton beau Gérard, vous allez faire un bout de chemin chacun de votre côté, pas dans le même lit, si je m'en mêle, je t'en passe un papier!

— Eh bien! pour moi, c'est pareil, j'ai pas peur de toi.

Néanmoins, les menaces du voisin avaient porté. S'il allait dévoiler ce qu'il savait au curé! Maurice s'en mêlerait et congédierait Gérard. Elle jugea plus prudent de se radoucir. Une idée lumineuse lui vint opportunément.

— J'ai pas de comptes à te rendre, mais je veux juste te dire que, justement, cette semaine, t'as dû voir chez le marchand général une annonce comme quoi on cherche une servante dans une famille de Saint-Jean-Baptiste, chez un certain Herman Grenier.

— Oui, j'ai vu ça.

— On a déjà pris nos informations, et Graziella doit se présenter, mentit-elle.

— C'est correct! Ça va la ramasser pis on va tous être contents de pouvoir respirer en paix sans être inquiets de la josephté de nos garçons.

— Tu prends ma fille pour un monstre, j'cré ben, maudit effronté!

Honoré avait l'art de la provoquer. Tout en lui contribuait à lui retourner les sangs, autant ses insultes que la piété qu'il affectait avec ostentation.

— C'est ce que je pense d'elle! Toujours étendue sur les roches à se chauffer au soleil pour provoquer les mâles! Pis paresseuse, en plus…

— Va chez le diable, Honoré Paquenaude, dans ta salopette toute crasseuse, tes quatre œillets crottés, pis tes bas de laine qui puent. Laisse-nous tranquilles, pis va travailler, au lieu de commérer.

— Toi, la guidoune, va coucher avec ton Gérard, dans ta robe de coton trop serrée parce que t'as engraissé.

— T'es mieux de fermer ta grande gueule, espèce de polisson! Je suis pas une innocente. Prends garde à ce que tu dis. Une autre insulte de même, pis je souque Ti-Boule après toi!

L'herbe semblait courber sous la brise de sa fureur.

— Si tu parles pas à ton Maurice à propos de ta Graziella, c'est moi qui vais le faire!

Il lui tourna le dos et s'éloigna en continuant de maugréer pour lui tout seul.

« Il faut qu'on aille chercher les informations sur cette famille Grenier de Saint-Jean-Baptiste, pensa Maria en étendant son dernier morceau de blanc. Je vas être tranquille des écorniflages de ma fille, pis je vas avoir le chemin libre avec Gérard. Honoré a raison de dire

qu'elle est agace. Avec Armandine, je n'aurai jamais le trouble que me cause Graziella. »

⁂

— Ma fille, es-tu là? criait Maurice en secouant la porte de la cabane de bois rond. Ta mère m'a raconté.

Réveillée en sursaut, Graziella ramena la couverture grise à son menton. Son père l'avait trouvée et il lui demanderait des comptes. Elle demeura immobile, sans presque respirer pour ne pas révéler sa présence.

— Graziella, je sais que tu es là, continuait le père en insistant de son poing contre le panneau. Ton cheval te trahit. J'te disputerai pas, je veux juste avoir une explication de ta part. C'est pas beau, ce que Paquenaude dit sur ton compte!

Elle n'avait pas le choix. Elle devait faire face à la situation.

« Tant pis! » se dit-elle.

Nonchalamment, elle traîna les pieds jusqu'à la porte et ouvrit. En sueur, son père se tenait devant elle; il respirait très fort.

— Attends, j'vais me calmer un peu, pis te raconter ce que notre voisin Paquenaude a dit à ta mère à propos de Louis et toi.

— J'ai rien fait de mal. C'est lui qui a voulu m'étouffer parce que je lui lançais de l'eau pour l'agacer. S'il n'entend pas à rire, c'est pas de ma faute!

— C'est pas exactement ce qu'il a rapporté à ta mère. Je veux bien te croire plus que lui, mais tu sais, ma fille, c'est pas tout le monde qui pense comme nous autres. Si monsieur le curé apprend ça, on va avoir sa visite. Il a plutôt tendance à croire Paquenaude. Notre famille est ben loin dans ses intentions de prières, au curé. Pis, en plus, t'es pas toujours en très bons termes avec ta mère et tu lui tiens tête, y a personne qui ignore ça.

Depuis que Graziella était adolescente, Maurice était souvent inconfortable entre sa femme et sa fille. Il espé-

rait constamment que le climat se réchauffe entre les deux, par la vertu d'une mutuelle affection, mais les griffes de ces deux-là étaient toujours prêtes à jaillir. Elles s'observaient en silence d'un œil méfiant et, subitement, une querelle éclatait.

— Je sais, papa, je sais.

— Si tu le sais, connais-tu un moyen de lui clouer la trappe, au père Paquenaude?

Maurice savait lire dans le regard de sa fille. Quand dans le bleu de ses grands yeux ressortait le mauve relevé de légers pigments mordorés, c'était que, dans la marmite, les bouillons étaient assez violents pour faire lever le couvercle.

— Je ne suis pas pour m'empêcher de faire tout ce que j'aime. Tout est défendu, quand t'es une fille! Pas de course à dos de cheval, pas de bains dans la rivière, toujours un chaperon à tes trousses, des corsets, des chapeaux, une peau blanche. Tout ce qui est contraire à ces règles est défendu. Moi, je veux faire ce que j'aime. Je suis capable de me tenir. J'ai besoin de personne pour me guetter!

Elle parlait d'une voix décidée, le menton levé vers son père. Son regard lançait une nuée d'étincelles.

— Je sais, ma fille, comment tu es. Moi, je te comprends. Tu ne peux pas dire que je suis un père trop sévère. Mais tu sais, il faut être prudente. La religion est bien claire sur la conduite de ses enfants, pis il faut quand même que j'la suive, la religion. Les gens parlent. Tu sais comment ils sont… Si t'es la première à t'en plaindre, c'est parce que tu fais pour.

— Très bien, je vais m'en aller ailleurs, là où personne ne me connaît, affirma-t-elle en gesticulant des mains et de la tête.

— C'est pas une solution, s'en aller ailleurs. Il faut faire face à la musique et être responsable de ses actes. Devant les autres, tu pourrais essayer d'être moins voyante.

— Il y a toujours quelqu'un pour critiquer ce que je fais! s'écria Graziella en faisant voler ses cheveux d'un bord et de l'autre. Je suis tannée.

Elle se dirigea vers la chambrette d'un pas ferme et bruyant.

— Je t'attends. Je vais monter sur Enfer avec toi. La noirceur arrive, pis j'veux pas refaire tout ce chemin à pied.

— Maman est fâchée contre moi? s'informa-t-elle en replaçant la couverture du grabat de l'oncle Gérard.

— Tu connais ta mère! Y a pas grand-chose là-dedans pour lui faire vraiment plaisir. Elle dit avoir un plan pour toi.

— Quel plan? demanda Graziella, la main sur la clenche, maintenant prête à sortir en même temps que son père.

— Elle ne m'a rien dit.

— Et si je ne suis pas d'accord?

— Un enfant doit obéissance à ses parents, c'est l'bon Dieu qui l'a dit.

Graziella avait une idée bien arrêtée là-dessus. Des leçons de catéchisme, elle avait retenu que même Jésus avait désobéi pour défendre ses idées. À douze ans, il avait montré aux prêtres du Temple que, malgré leur sagesse et leur expérience, ils pouvaient se tromper.

— Papa, vous savez que j'essaie de bien faire… Mais, c'est difficile, avec maman. Elle est toujours sur mon dos. Je pense qu'elle ne m'aime pas comme les autres mères aiment leurs enfants.

— Dis pas de mal de ta mère, je te le défends.

— Je sais que vous pourriez mourir pour elle, répliqua-t-elle.

Tout en conversant, ils approchaient du cheval.

— C'est ma femme pour le meilleur et pour le pire. J'ai promis de la protéger jusqu'à ma mort.

— Ce n'est pas pareil avec les enfants? Êtes-vous toujours d'accord pour monter derrière moi comme vous l'avez dit?

— Oui, la noirceur s'en vient.

La fille fut la première sur le dos du cheval, suivie aussitôt du père. Elle s'accrocha à la crinière, et il lui entoura la taille de ses deux bras.

— Pour répondre à ta question, les enfants nous sont prêtés et doivent un jour ou l'autre quitter le nid pour bâtir leur propre vie, expliqua-t-il.

— Je sais ça aussi. Je suis en âge de quitter le nid… Va, Enfer, va!

— Pas tout à fait, à mon avis, mais il y en a qui le font. Ta mère avait seize ans quand je l'ai mariée.

On n'entendit plus que le piétinement calme d'Enfer sur un sentier à moitié défriché, une étroite voie tracée par les passages successifs.

La chaleur était la même que la veille. La canicule de juillet était installée pour durer, à ce qu'on croyait.

Après la messe de sept heures, le curé Émile Saint-Gelais avait avalé sa rôtie du matin beurrée de cretons, attelé la jument et averti la servante qu'il s'absentait pour aller dans le rang six. Il n'était pas certain d'être revenu pour l'heure exacte du repas du midi. La mission à accomplir était de grande importance. Quand on était maître de la paroisse parce qu'on en était le curé, on se présentait chez les gens dans la neige jusqu'aux genoux aussi bien que dans les grandes chaleurs. De geler ou de transpirer de tous ses pores faisait partie des inconvénients de son ministère. Cette fois, il devait sauver l'âme de l'une de ses paroissiennes prise dans les griffes du diable. Le salut de ses ouailles justifiait amplement qu'il arrive comme ça, n'importe quand; sa mission était plus importante que la politesse.

La maison sentait les rôties cuites sur le rond du poêle, les œufs et le lard salé. Aidée d'Armandine, Maria était en train de laver la vaisselle du déjeuner. Pour laisser respirer ses jambes dans la forte chaleur, elle avait roulé sa jupe jusqu'à dégager ses genoux, même un peu plus.

Graziella entra en coup de vent.

— Le curé est là! avertit-elle.

Maria s'empressa d'essuyer ses mains à sa longue jupe, en tirant prestement dessus pour se montrer

décente devant l'homme de Dieu. Elle se présenta sous la véranda accompagnée de ses deux filles, Graziella et Armandine, en replaçant son chignon du même châtain-roux que la tignasse de sa plus vieille.

— Monsieur le curé, on s'attendait pas à votre visite.

— Une visite spéciale! affirma-t-il en retenant le bas de sa soutane noire pour ne pas balayer les marches. J'ai laissé toutes mes occupations, et tu sais qu'elles sont nombreuses, pour venir m'entretenir avec toi au sujet de la nouvelle qui m'a été rapportée ce matin avant la messe de sept heures par ton voisin, monsieur Paquenaude, qui, tu le sais, pratique bien sa religion, lui…

— Monsieur, pour être polie, Paquenaude exagère un brin, même plus qu'un brin.

— Pas de médisances, Maria Cormier, je t'en prie! Ton voisin est un très pieux paroissien et notre maître-chantre de surcroît, déclara-t-il en enjambant le pas de la porte. Maurice et Gérard sont-ils à la maison?

— Non. Comme vous vous en doutez, ils sont dans les champs. Pendant qu'il fait beau, faut en profiter. C'est sûr qu'on va finir par avoir des orages, avec une pareille chaleur.

Elle était maintenant adossée à la poignée du four. Elle avait déjà hâte que le visiteur inopiné se pousse ailleurs et lui laisse la paix. Mais l'homme d'Église enleva son couvre-chef et le déposa sur la table. Il allait s'incruster.

— Pourquoi vos filles ne vous offrent-elles pas leur aide dans les champs comme toutes les autres? fit-il remarquer.

— Vous connaissez mon Maurice, monsieur le curé. Rien n'est trop beau pour ses deux princesses.

— Le travail enlève les mauvaises pensées et détourne des actions condamnables, moralisa-t-il en se laissant tomber sur une chaise sans y être invité.

Elle se demandait pourquoi il parlait ainsi. Était-il au courant de ce qui se passait entre elle et son beau-frère?

— Monsieur le curé, sauf votre respect, on connaît notre religion.

— Maria, je n'aime pas ce ton!

La jeune mère serra les deux poings derrière son dos. Elle avait une forte envie d'envoyer promener le prétentieux personnage, mais elle n'en laissa pas moins passer la remarque. Elle ne voulait pas envenimer la situation. Sa liberté de mœurs n'allait pas sans culpabilité. C'était sans doute exprès que Graziella avait piqué les sens de Louis Paquenaude, et l'exemple qu'elle lui donnait n'était pas étranger à ce comportement. Elle savait bien que sa fille l'espionnait et qu'elle avait découvert sa relation illicite. « Pourvu que Paquenaude n'ait rien dit à propos de Gérard! » pensa-t-elle.

— À ce que je peux voir, monsieur le curé, vous ne nous croirez pas si on dit le contraire d'Honoré, parce que, nous autres, on n'est pas respectables, rouspéta-t-elle.

Le regard du prêtre devint instantanément de la même couleur que sa soutane et sa voix se fit cinglante.

— Encore une fois, Maria, tu me dois considération. Ne me fais pas dire ce que je n'ai pas dit.

— On est capables de lire entre les lignes, même si on n'est pas très instruits. Pour en revenir à votre visite, si je comprends bien, c'est à propos de notre plus vieille, Graziella?

— Oui, c'est à propos de Graziella.

— Ma Louve, questionna Maria en appuyant sur le sobriquet qu'on avait donné à sa fille, qu'as-tu à dire à monsieur le curé?

Graziella s'était retirée au bout de la table et elle louchait vers le chef spirituel de la paroisse qui avait fait un voyage exprès pour l'accuser. Il n'avait pas besoin de prononcer les mots; elle savait qu'il la considérait comme une tête dure et une pécheresse. De fait, il était difficile pour une adolescente curieuse, créative et débordante de vitalité, de grandir en sagesse et en grâce devant Dieu et les hommes, comme l'aurait voulu le pieux vocabulaire du curé; mais elle était prête à assumer ses choix, même à en subir les conséquences s'il le fallait. Elle bouillait, les poings et les dents serrés.